

P. o. gall.

2533 5

Ronteix



LA
GUÉRITE ABANDONNÉE,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Par M. Eugène Ronteix.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaité,
le 20 juin 1838.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
GEORGES, soldat.	MM. VICTOR.	UN CAPORAL.	MM. LAIÑÉS.
LARUCHE.	CHARLET.	UN PAYSAN.	FONBONNE.
PÈRE MOREAU.	PRADIER.	M ^{lle} JENNY.	M ^{lle} GÉRAUVILLE.
LE CAPITAINE.	ÉDOUARD.	SOLDATS, PAYSANS.	

Le scène se passe dans un village sur la frontière d'Espagne.

ACTE I.

Le théâtre représente la campagne. Quelques maisons à droite et à gauche ; des arbres.

SCÈNE I.
GEORGES, LARUCHE.

GEORGES.

Ah ça! Laruche, vas tu me lâcher à la fin... tu n' me quittes pas plus que mon briquet.

LARUCHE.

C'est qu' vois-tu, cousin, l'es mon port' respect.

GEORGES.

Est-ce que tu n'es pas assez grand pour te faire respecter toi-même ?

LARUCHE.

Non, j' pense pas... J'ai pas les qualités réquis' pour ça... Au lieu qu' toi qu'es brave, qu'est-ce que ça t' fait d'avoir du courage pour nous deux ?

GEORGES.

Tiens, chacun pour soi dans ce monde.

LARUCHE.

Ah! voilà ben les parens... Dieu de Dieu! qu'est-ce qui les a donc inventés, les parens? à quoi qu' ça sert?... Si l'étais un étranger, tu serais plus complaisant.

GEORGES.

Qu'est-c' que t'as besoin de défenseur? personne ne s'occupe de toi.

LARUCHE.

C'est justement c' qui me fâche... surtout depuis que nous allons avoir la guerre avec ces gueux d'Espagnols! ces gredins d'Espagnols qui se fauflent chez nous pour nous dérober toujours quelque chose; et depuis que c'te nouvelle là est sue, tous les garçons de notr' village veulent endosser l'uniforme... ils sont devenus courageux, quoi! voilà c' qui me vexé et m'enrage!

GEORGES.

Faut les imiter, avoir du cœur.

LARUCHE.

J' peux pas, le courage ne m' vient pas quand j' l'appelle... au contraire, il fuit... j' fais comm' lui à l'occasion.

GEORGES.

Poltron!

LARUCHE.

Poltron! v'là l' mot!.. et c'est pour ça qu' tous les garçons et les jeunes filles se moquent de moi.

Air : de sommeiller encore.

Chaque garçon de notr' village,
Vient m' chercher noise et m' montre au doigt,
Pour l' bon motif de mariage,
Aucune fill' ne veut de moi.
Pour quant à ça, moi j' dis qu' c'est bête,
Car cheu nous, comme en tout pays,
C' n'est pas au cœur, c'est à la tête,
Qu'on reconnaît les bons maris.

Mais il m'est venu une idée...

GEORGES.

Voyons ton idée... elle doit être cocasse...

LARUCHE.

J' me suis dit : d'où vient que Flanchet qui n'osait pas seulement aller dans la grange sans chandelle, est devenu brave... d'où vient que Grignoux qui pleurait, quand seulement un chien le regardait en face, est dev'nu crâne?

GEORGES.

Eh ben! qu'est-ce que tu t'es répondu?

LARUCHE.

Je me suis répondu qu'ils avaient changé depuis qu'ils étaient militaires.

GEORGES.

Alors, tu veux l' faire militaire?

LARUCHE.

Oh! non, c'est un métier trop rude... on est là des heures entières avec un fusil sur l'épaule... tout seul dans le milieu de la nuit... ou ben faut quitter son village pour s'en aller à pied à deux ou trois cents lieues... c'est trop fatigant.

GEORGES.

Ah ça! vas-tu bientôt m' dialoguer ton idée.

LARUCHE.

Voilà: J'ai pensé que si j'avais tant seulement un uniforme sur le dos, ça me changerait... alors... si tu voulais me prêter un de tes habits, je

n'aurai plus peur. Je pourrai courir sans trembler dans tout l'pays, aller me mettre à cheval sur la frontière, sans redouter le poignard de ces brigands, qui commettent toujours quelque crime en cachette dans nos villages... et qui nous pillent... qui nous volent nos poules et nos oies...

GEORGES.

Ah ça ! est-ce que tu crois que l'habit donne du courage, nigaud ?

LARUCHE.

Des fois... des fois...

GEORGES.

Imbécille ! la bravoure, c'est dans le cœur de tous les Français.

LARUCHE.

C'est des bêtises, ça... parce que moi, j' suis Français... pourtant je ne suis pas brave... mais si tu voulais me prêter un de tes habits...

GEORGES.

J' te dis que ça n' se peut pas... la discipline le défend... et en fait de discipline, Georges n'a jamais bronché... avec ça que le nouveau capitaine qui vient de nous arriver a l'air d'être bigrement sévère sur cet article.

LARUCHE.

J' t'en prie, cousin Georges... et puis, j' te le dis en secret... j' veux faire comme toi... j' veux être adoré des femmes... ce soir, à la fête du village, ton habit les séduira tout de suite.

Air de Mazaniello.

C' t'habit m'est vraiment nécessaire ,,
Car avec lui, j'aurai du cœur ,,
Aux jeunes filles, j' pourrai plaire ,,
Puis aux Espagnols, je l'rai peur.
Je cours l'endosser au plus vite ;
Ah ! comm' j'allons nous divertir ;
Car si je mets les uns en fuite,
Les autres vers moi vont accourir.

C'est dit, hein ? je serais si ben en soldat.

GEORGES.

Encore un coup, j' te dis que ça ne s' peut pas... Ainsi, assez causé là-dessus et défile la parade... j'ai besoin de monologues un peu seul...

LARUCHE.

Ah ! oui... je sais, j' suis un pollron, ça, c'est vrai... mais j' suis un ma lin, aussi... et j' sais pourquoi qu' tu veux être seul...

GEORGES.

Pourquoi ?

LARUCHE.

Tu veux être seul... pour être deux...

GEORGES.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

LARUCHE.

Ça veut dire que M^{lle} Jenny... dis donc, l'idée t'a-t-il pris d'être jaloux de moi, cousin ?

GEORGES.

Il n'y a pas de danger.

LARUCHE.

C'est pas sûr, qu'il n'y a pas de danger... parce que je memets aussi sur les rangs pour l'épouser.

GEORGES.

Toi ! est-ce que ça se peut... puisque le sergent Duval en partant a confié sa fille au père Moreau, son ami, en lui recommandant de l'élever comme si c'était sa propre enfant, et surtout de ne pas la marier avant son retour et de lui choisir un brave qui n'aura jamais bronché au service.

LARUCHE.

Oui, oui, tout ça est bel et bon ; mais je sais ben pourquoi que tu n' veux pas m' prêter tes habits, c'est parce que tu sais que je serai trop bien en uniforme, et tu as peur que je ne séduise M^{lle} Jenny... Sacrédié, j' serais si bien en militaire...

GEORGES.

J' suis pas jaloux de toi.

LARUCHE.

T'aime mieux être jaloux du capitaine.

GEORGES.

Le capitaine !

LARUCHE,

Il la serre de près, la future... prends garde à toi, parce qu'on dit qu'il n'a jamais manqué à la discipline... et puis il a des épaulettes en or, tandis que toi les tiennes ne sont qu'en laine, c'est pas si séduisant.

GEORGES.

Mauvaise langue.

LARUCHE.

Tiens, le v'là justement qui sort de chez le père Moreau, le capitaine, il vient de causer avec M^{lle} Jenny.

GEORGES.

Silence ! je le vois bien.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Bonjour, Georges ; bonjour, mon garçon.

GEORGES.

Salut, capitaine.

LARUCHE, à part.

Y bisque, le cousin, ça m'amuse...

LE CAPITAINE.

Je le vois, tu viens faire ta cour à Jenny.

GEORGES.

Oui, capitaine.

LE CAPITAINE.

C'est bien ça, tâche de réussir, mon garçon... tâche de te faire aimer.

LARUCHE, à part.

Y l' nargue... y l' nargue...

GEORGES.

J' crois qu' ça n' sera pas difficile de me faire aimer, car tout l' monde sait que je ne lui suis pas indifférent.

LE CAPITAINE.

Il me semble que tu es bien avantageux...

LARUCHE.

Saprest ! qu'oui... t'est avantageux...

GEORGES.

Est-ce que ça te regarde ?

LARUCHE.

Puisque c'est le capitaine qui dit ça, c'est pas moi.

LE CAPITAINE.

Tu m'as été désigné comme l'homme le plus exact du régiment... ton zèle... ta conduite irréprochable, méritent une récompense.

GEORGES.

J'en veux pas de récompense... je n'ai plus qu'un jour à passer au régiment, je ne demande que mon congé.

LE CAPITAINE.

Tu l'auras demain... le colonel n'a plus qu'à le signer.

GEORGES.

J'aimerais bien mieux l'avoir tout de suite.

LARUCHE.

Il en a assez... c'est comme moi... quoique je ne sois pas encore au service...

LE CAPITAINE.

Ça n'est pas possible... est-ce que tu as peur de n'avoir pas la force de remplir tes devoirs jusqu'à demain ?

GEORGES, avec un dépit caché.

C'est que voyez-vous, mon capitaine, il arrive quelquefois qu'on n'est pas maître de soi...

LARUCHE.

C'est drôle, comme il a l'air vexé...

LE CAPITAINE.

Allons, allons... il faut espérer, mon garçon, que tu finiras aussi bien que tu as commencé.

GEORGES.

Je l'espère.

LE CAPITAINE.

Air d'Émeraïda. (Le Tourlouzeou.)

Pour ton bonheur,
Où, de bon cœur,
J' fais des vœux pleins d'ardeur ;
De ta Jenny,
J'espér' qu'ici,
Tu d' viendras le mari.

LE CAPITAINE.

Pour ton bonheur, etc.

GEORGES et LARUCHE.

Pour ^{mon}
son bonheur,

EMSEMBLE.

Son air moqueur
Présage quelqu' malheur,De ^{ma}
sa Jenny,Je crois qu'ici,
Il veut tromper l' mari.

LARUCHE, à Georges.

Si je lui demandais la permission de mettre tes habits...

GEORGES.

Fais ce que tu voudras... laisse-moi tranquille... va-t-en au diable!

LARUCHE.

Merci... (Il suit le capitaine pas à pas en lui disant :) Capitaine... capitaine...
dites donc, capitaine... brave capitaine... (Ils sortent.)

SCÈNE III.

GEORGES, seul.

Quelle chance! que j'aie mon congé demain... car sans ça, je ne répondrais pas d'être fidèle à mes devoirs... est-il heureux d'être capitaine, le capitaine... sans ça, dam! j' suis pas bon quand on m'y force... oh! si je l'aperçois encore rôdant autour de ma Jenny, gare à lui!

Air : Honneur, honneur à l'empereur. (Aumonier du régiment.)

Malheur, malheur à ce flâneur,
Qui près d'elle,
En sournois s' place en sentinelle ;
Malheur, malheur à ce flâneur,
Où, sur mon honneur,
S'il dev' nait vainqueur,
Gare à son bonheur,
Je l' briserais sans peur.

Ah! crécoquin si l'on voulait
Pendant quelques jours m' laisser faire,
J' bou'l'vers'rais la loi militaire,
Et continent ça changerait ;
Car l' capitaine obéirait,
Et le soldat commanderait.

Comme ça abuse de sa position, un chef... parce qu'il sait que je ne peux pas lui chercher querelle... il fait la cour à ma prétendue, à mon nez et à ma barbe... mais patience, il n'y a plus qu'un jour, et ce n'est pas sûr qu'il me coupera l'herbe sous le pied en vingt-quatre heures... allons, allons, faut plus penser à ça, ma Jenny m'est fidèle .. (Il appelle.) Père Moreau!

SCENE IV.

GEORGES, JENNY.

JENNY.

Ah ! c'est vous, M. Georges ?

GEORGES.

Oui, mamzelle... mais pourquoi le père Moreau ne vient-il pas ?

JENNY.

Est-ce que vous êtes plus pressé de le voir que moi ?..

GEORGES.

Non... mais je veux savoir s'il est dans la maison...

JENNY.

Non, il est à la ville.

GEORGES.

Là... et le capitaine qui vient de sortir...

JENNY.

Encore de la jalousie ?

GEORGES.

Il n'y a peut-être pas de quoi... Oh ! comme je voudrais que demain soye hier... comme je vous le...

JENNY.

Vous ne lui feriez pas de mal, n'est-ce pas ?..

GEORGES.

Je suis bien forcé de me tempérer : mais vous allez me dire ce qu'il vous a dit...

JENNY.

Pardine, il m'a parlé de vous.

GEORGES.

Il vous a dit du mal de moi.

JENNY.

Au contraire, il m'a fait votre éloge...

GEORGES.

Voyez-vous, le surnois ; il vous a pris par votre faible... et puis...

JENNY.

Il m'a parlé de mon père... il m'a dit que, quoi qu'on n'aye pas encore reçu de ses nouvelles, que bien sûr il arriverait pour mon mariage...

GEORGES.

C'est ça, il vous a éprouvé.

JENNY.

C'est vrai que j'ai pleuré en pensant à mon pauvre père... mais le capitaine avait aussi des larmes dans les yeux.

GEORGES.

Oh ! le séducteur... V'là bien les officiers français, ça pleure quand ça veut... tandis que nous, pauv' soldats, nous ne savons pas pleurer comme ça... et puis...

JENNY.

Il m'a regardée avec des yeux.

GEORGES.

Il t'a regardée avec des yeux.

JENNY.

Et des yeux bien tendres.

GEORGES.

Et puis...

JENNY.

Et puis, il m'a embrassée...

GEORGES.

Oh ! merci... il vous a embrassée... et vous ne l'avez pas rudoyé... comme vous me faites à moi...

JENNY.

Non, parce que ça ne m'a pas fâchée.

GEORGES.

Ça ne vous a pas fâchée... ingrate.

JENNY.

Ça m'a fait le même effet que lorsque le père Moreau m'embrasse ; j'é-

lais heureuse... mais c'était pas comme quand je suis avec vous... enfin, j'peux pas me rendre compte de ce que j'ai éprouvé.

Air de la Semnambule.

Les sentimens qu'en mon âme il fait naître
 Je les conçois... pour vous, c'est différent,
 Tout est confus... c'est un rêve, peut-être
 Qu'à m'expliquer je cherche vainement;
 Mais il est beau, je m'y complais, j'y trouve
 Un charme... enfin je ne puis m'expliquer.
 Pourtant... je crois... pour vous, mon cœur éprouve
 (Baissant les yeux.)

Ce que pour moi vous devez éprouver.

Vous voyez bien... aussi ne vous faites plus de mal... puisque je vous dis que ça n'a rien fait à mes sentimens pour vous.

GEORGES.

Vrai ?

JENNY.

Je vous le jure !

GEORGES.

Si je le croyais, ça refroidirait un peu ma colère... mais si il recommence, gare l'explosion... Je suis violent, vous le savez... et dam... Je ferai quelque malheur...

JENNY.

Allons, allons... calmez-vous, mon bon petit Georges... et pour vous prouver que vous êtes le seul que je chérisse, je vous promets ce soir, à la fête, de ne danser qu'avec vous.

GEORGES.

Je serai votre cavalier en chef et sans partage...

JENNY.

Oui.

GEORGES.

Oh ! alors, je fais volte-face à la jalousie... j'mets mes soupçons en déroute... et en avant le plaisir... Touchez-là, mademoiselle Jenny... la paix est signée.

SCÈNE V.

LES MÊMES, PÈRE MOREAU.

PÈRE MOREAU.

Air : Il faut nous hâter, le temps presse.

Cachons bien l'hiver sous nos têtes,
 Avec les roses du plaisir ;
 La vie est un temps de fêtes,
 Qu'on épuise à bien jour.

Avec la santé

Le vin, l'amour et la gaité,

On se croit toujours

Aux temps heureux de ses amours.

GEORGES, JENNY et le PÈRE MOREAU reprennent.

Cachons bien, etc.

GEORGES.

Ce bon père Moreau, toujours roucoulant... toujours buvant.

PÈRE MOREAU.

Et vous, mes enfans, toujours d'accord ?..

GEORGES ET JENNY.

Toujours !

PÈRE MOREAU.

C'est bien, profitez de votre jeunesse... moi, je me fais vieux... il faut que je me dépêche... et quand un peu de chaleur se ranime dans ce cœur, j'en profite... J'ai soixante ans, et mon horizon est bien borné devant moi... mais il est encore brillant, si ce n'est d'avenir, c'est de passé du moins... Je chante... Je bois...

GEORGES.

C'est que le vin ça ragaillardit la vieillesse... eh ben, père Moreau, le sergent Duval, le père de Jenny, arrive-t-il enfin.

PÈRE MOREAU.

Pas encore.

GEORGES.

C'est qu'elle va être à moi.

PÈRE MOREAU.

Oh ! un instant...

GEORGES.

Comment, un instant... mais j'ai rempli les conditions.

PÈRE MOREAU.

C'est vrai, mon garçon, que tu n'as pas bronché au service ; mais t'es encore militaire.

GEORGES.

J'aurai fini mon temps demain... mon colonel doit signer mon congé..

PÈRE MOREAU.

Tu as encore aujourd'hui.

GEORGES.

J'suis pas de service.

PÈRE MOREAU.

On peut l'appeler en service extraordinaire.

GEORGES.

Pas possible, père Moreau, tous les postes sont distribués.

PÈRE MOREAU.

Je le veux ben, mon garçon, mais il faut que le sergent Duval arrive.

JENNY.

Il arrivera... ne m'avez-vous pas dit que quoique depuis quinze ans on n'avait pas reçu de lettre de lui, vous saviez qu'il arriverait pour me marier.

PÈRE MOREAU.

C'est vrai, mes enfants, mais je ne peux rien faire sans lui...

GEORGES.

Pourquoi que vous ne voulez pas nous dire où il est... J'irais le trouver, ce brave militaire... car vous dites que c'est un brave...

PÈRE MOREAU.

Oh ! oui, c'est un brave.

GEORGES.

Je lui dirais... mon sergent... l'amour me consomme... j'ai rempli toutes les conditions que vous avez sanctifiées pour qu'on soye votre gendre... ainsi... me voici, partez de là.

PÈRE MOREAU.

Eh ben, tu ne lui diras rien, parce que tu ne lui parleras pas...

GEORGES.

Alors j'attendrai... mais je vous avoue qu'à présent les heures doivent me compter comme des campagnes... car je les trouve... diablement longues.

PÈRE MOREAU.

Tant mieux... ça te semblera meilleur de te marier...

JENNY.

Tiens... qu'est-ce que je vois là-bas... Laruche en uniforme.

GEORGES.

Il me paraît qu'il a réussi à ce qu'il voulait.

SCENE VI.

LES MÊMES, LARUCHE, en uniforme grotesquement affublé.

LARUCHE.

M'v'là, moi... Hein !

PÈRE MOREAU.

Comme te voilà fagotté.

LARUCHE.

Il appelle ça fagotté, le père Moreau... Vous ne voyez donc pas que je suis en grande tenue.

- JENNY.
Est-il drôle comme ça.
- LARUCHE, à part.
Je lui plais, à la petite... et d'une.
- GEORGES.
Mais j'ne m'trompe pas, c'est mon uniforme..
- LARUCHE.
Juste...
- GEORGES.
Ah ça, qu'est-ce que tu fais là dedans ?
- LARUCHE.
Je charme et je sédais.
- GEORGES.
Imbécile... Mais je t'avais refusé...
- LARUCHE.
C'est vrai... mais pour que tu ne manques pas à la discipline, j'ai demandé la permission au capitaine, et il me l'a accordée...
- GEORGES.
Il est bon enfant, le capitaine...
- LARUCHE.
Oh ! oui, qu'il est bon enfant... Alors, qu'est-ce que j'ai fait ? j'ai été te chipper ton habit et je me l'ai endossé.
- GEORGES.
T'es un peu sans gêne, mon cousin.
- JENNY.
Mais pourquoi que vous avez mis un uniforme ?
- LARUCHE, à part.
Elle ne devine pas, la petite... elle sent les effets de l'habit sans savoir d'où ça vient...
- PÈRE MOREAU.
Est-ce que tu vas le garder pour la fête ?...
- LARUCHE.
Je crois ben... ça m'a changé que je ne suis plus reconnaissable... D'abord, j'ai été devant la caserne ; ils ont tous eu peur de moi, les soldats... ils se retournaient et ils se cachalent dans les coins ; ils ne pouvaient me regarder en face...
- GEORGES.
Cousin, tu décolores la famille... parce que t'es bête comme une oie.
- LARUCHE.
J'suis bête... J'suis bête... c'est-à-dire que ça m'a changé que j'en suis devenu très galant avec les filles... Oh ! maintenant, je suis un être bien dangereux pour les femmes.
- GEORGES.
Oui, quand elles te voient, elles se sauvent.
- LARUCHE.
Tout à l'heure j'ai rencontré la mère Mailloche...
- JENNY.
Oui, la vieille mère Mailloche...
- LARUCHE.
Juste... elle s'en allait tranquillement en s'appuyant sur sa béquille... je l'ai embrassée... Elle est tombée à la renverse, la pauvre femme... elle était enchantée... Scélérat d'habit, va, comme tu changes l'homme...
- GEORGES.
Eh ben moi, je te conseille d'aller le remettre ous'ce que tu l'as pris.
- JENNY.
Laissez-lui aujourd'hui .. qu'est-ce que ça vous fait ?
- LARUCHE.
Est-ce méchant donc... pourquoi que t'es méchant comme ça avec ton parent.
- GEORGES.
C'est qu'il déshonore mon uniforme.
- LARUCHE.
Je l'honore plutôt...
- PÈRE MOREAU.
Laisse-le, puisque demain tu le quitteras pour tout-à-fait.

GEORGES.

C'est vrai, au fait... allons, j'vas faire un tour dans le village... Je rassemblerai les amis.

JENNY.

Et moi, je vas m'habiller pour être prête quand vous viendrez nous chercher...

PÈRE MOREAU.

C'est ça, mes enfans.

Air : De remplacer sa bête favorite.

Pour nous chercher et nous rendre à la fête
Nos villageois ici vont accourir ;
Séparons-nous, vite que l'on s'apprête,
Pour ne pas faire attendre le plaisir.

GEORGES.

Au devant d'eux, moi je vole et les presse.

JENNY.

Pour mon ami, moi, je cours me parer.

PÈRE MOREAU.

J'ai retrouvé les jours de ma jeunesse.

LARUCHE, à part.

Adroitement, moi, j'vas me déclarer.

ENSEMBLE.

Pour nous chercher, etc.

(Georges sort à gauche ; Jenny entre dans la maison. Laruche arrête le père Moreau qui se dispose à suivre Jenny.)

SCENE VII.

PERE MOREAU, LARUCHE.

LARUCHE.

Père Moreau... j'suis ben aise de me trouver seul avec vous... j'ai à vous parler...

PÈRE MOREAU.

A moi...

LARUCHE.

A vous-même... personnellement...

PÈRE MOREAU.

Voyons... parle...

LARUCHE.

J'vous offre ma main.

PÈRE MOREAU, il lui prend la main.

Très volontiers, mon garçon...

LARUCHE.

En mariage...

PÈRE MOREAU.

Tu veux que j'épouse ta main ?

LARUCHE.

Non, pour mam'zelle Jenny.

PÈRE MOREAU.

Pas possible... tu l'aimes donc?...

LARUCHE.

Je l'aime...

PÈRE MOREAU.

Tu ne m'avais jamais dit ça...

LARUCHE.

Je crois ben, puisque ce n'est que de ce matin que c't amour-là m'est venu.

PÈRE MOREAU.

Diable !... c'est bien prompt...

LARUCHE.

Ce matin en me levant, je me suis dit comme ça : mam'zelle Jenny fera une bonne ménagère... elle est bien élevée... elle me conviendrait... faut que j'l'aime, et j'l'ai aimée.

PÈRE MOREAU.

Comme ça tout de suite ?

LARUCHE.

Tout de suite... Comme vous êtes son second père, vu que le premier n'est pas ici, je viens vous offrir ma main pour elle.

PÈRE MOREAU.

Tu as donc oublié les conditions qu'on exige du futur ?

LARUCHE.

Je sais bien qu'il ne faut avoir jamais manqué à la discipline.

PÈRE MOREAU.

Eh ben !

LARUCHE.

Eh ben ! puisque j'ai jamais été militaire, j'y ai pas encore manqué, à la discipline.

PÈRE MOREAU.

C'est pas pour te flatter, mais t'es ben bête... et puis, il y a une autre difficulté, vois-tu.

LARUCHE.

Encore...

PÈRE MOREAU.

Es-tu aimé de Jenny ?

LARUCHE.

J'en sais rien.

PÈRE MOREAU.

C'est pourtant essentiel.

LARUCHE.

Mais ça n'me regarde pas, ça.

PÈRE MOREAU.

Comment, ça ne te regarde pas.

LARUCHE.

Certainement... moi je me présente pour épouser mam'zelle Jenny... v'là mon état... vous qui êtes le second père, vous devez vous arranger pour qu'elle m'aime.

PÈRE MOREAU.

Tu crois ça.

LARUCHE.

Croyez-vous que j'n'aurai pas assez de me marier, d'aller à la MAIRERIE, à l'église... de boire, de danser, de manger à ma noce... de... sans m'occuper que ma femme soit bien amoureuse.

PÈRE MOREAU.

C'est vrai.

LARUCHE.

Chacun son métier... moi je me marie, je touche la dot, et voilà tout... le reste regarde la famille et les pères.

PÈRE MOREAU.

Tu as raison, mon garçon... allons, allons, nous arrangerons ça (à part.) Est-il épais.

LARUCHE.

V'là qu'est convenu... Adieu, père Moreau... adieu, mon second père... Ce cher cousin qui croyait épouser... Oh ! que c'est utile un habit d'uniforme... (Le père Moreau sort.) J'vas du côté de la fête... j'seral le premier arrivé... j'vas entortiller le cœur de nos jeunes filles. (Il sort.)

SCENE VIII.

GEORGES, PAYSANS ET MILITAIRES, puis LE PERE MOREAU ET JENNY.

CHOEUR.

Air : J'vas chercher ma friandise. (Titl le Talocheur.)

Courons, au plaisir fidèles,
Et donnons-nous tous la main ;
Il faut qu'au loin, sur ses ailes,
La valse emport' not' chagrin.

GEORGES.

Allons-nous rire à c'te fête, danser, et puis redanser. J'crois qu'pour m'étourdir la tête, je n'aurai pas besoin de valser... Eh ! père Moreau ! mam'zelle Jenny... à la fête... nous sommes tous réunis... Est-ce que vous n'êtes pas encore prêts ?

PÈRE MOREAU, en dedans et à la fenêtre.

Nous voilà, mes amis... ne vous impatientez pas.

(Père Moreau et Jenny sortent de la maison. Au même instant Laruche arrive tout pâle, les cheveux hérissés, son habit déboutonné, et au moment de partir, on reprend le chœur.

TOUS.

Courons, etc.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, LARUCHE.

LARUCHE.

Ah! mes compatriotes, mettez-moi au milieu de vous... (Tous se pressent autour de lui.) Entourez-moi bien... là... je me réfugie dans votre sein, mes chers compatriotes.

GEORGES.

Encore quelques bêtises... il ne fait que ça.

LARUCHE.

Oui des bêtises... des brigands... des brigands d'Espagnols encore... rien que ça.

TOUS.

Vrai!

PÈRE MOREAU.

Imbécile.

LARUCHE.

Imbécile... imbécile... je les ai vus... là bas, là bas... autour de la guérite isolée.

Air : Voyez sur cette roche.

Vous savez c'te guérite
 Qui r'mue et craque à tous momens,
 Surtout quand y fait des grands vents;
 J viens d'y voir des brigands.
 J'les ai mis tous en fuite;
 Ils étaient blancs, verts, roug's et bleus;
 Tous ces monstres odieux
 Sont encor d'vant mes yeux.
 Tremblez! c'est là leur domicile;
 Ils étaient bien deux mille,
 Mais j'n'en ai vu que deux.

TOUS, riant.

Ah! ah! ah!

LARUCHE, reprenant.

Tremblez! c'est là leur domicile;
 Ils étaient bien deux mille,
 Mais j'n'en ai vu que deux.

GEORGES.

Allons, t'as des lubies.

TOUS.

Eh! oui, il a des lubies.

LARUCHE.

Quand j'vous dis que j'les ai entendus avec leur grosse voix... Fallait voir comme ils gesticulaient... que c'était effrayant... tout d'même, j'en ai révénu le capitaine que j'ai rencontré.

GEORGES.

C'est quelque malheureux qu'il aura aperçu.

JENNY.

Il vient nous troubler pour rien.

GEORGES.

Est-il poltron... allons, mes amis, ne l'écoutons pas... ne pensons qu'au plaisir d'aller à la fête.

PÈRE MOREAU.

C'est ça, mes enfans.

GEORGES, contemplant Jenny.

Est-elle gentille, comme ça!

LARUCHE.
Dites-donc, mam'zelle Jenny, je danserai la première avec vous.
GEORGES.
Ça te passera sous le bec, mon vieux.

Air du Rocher de Saint-Malo.

L'cadeau d'un empire,
Vrai, c'n'est pas pour dire,
M'rendrait vraiment
Moins content
Que ce doux instant.

A nous autres, la richesse
Ne prodigu' jamais ses faveurs;
Mais en revanch' la tendresse
Fait la fortune d'nos cœurs;
Ça, puis un peu de gaité,
V'là not' bonheur complété.

REPRISE.

L'cadeau d'un empire, etc.

CHŒUR.

L'cadeau d'un empire,
Vrai, c'n'est pas pour dire,
L'rendrait vraiment
Moins content
Que ce doux instant.

LARUCHE.

Que t'es égoïste, va.

GEORGES.

Allons, pas accéléré... en avant...

(Au moment où tout le monde se dispose à partir, un caporal, accompagné de deux hommes, se présente et arrête le départ.)

SCENE X.

LES MÊMES, UN CAPORAL ET DEUX SOLDATS.

LE CAPORAL.

Le soldat Georges?

GEORGES.

Présent!

LE CAPORAL.

Voici l'heure de votre tour de faction.

GEORGES.

J'suis pas de service.

LE CAPORAL.

Par ordre supérieur, les postes sont doublés... vous avez été désigné pour occuper celui de la guérite isolée.

GEORGES.

Coquin de sort... c'est avoir du guignon, juste au moment...

LARUCHE.

Oh! fameux, le capitaine. C'est un être ben utile dans un village, un capitaine!

GEORGES.

Morbleu... je ne vous suivrai pas, c'est un piège...

PÈRE MOREAU.

Mon ami, et la discipline!..

GEORGES.

Oh! ce mot me rappelle à mon devoir... Suis-je assez malheureux...

JENNY, à Georges.

Au revoir mon ami... (Aux paysans.) Vous autres, allez devant à la fête... père Moreau et moi nous allons rentrer un instant... nous irons bientôt vous rejoindre.

PÈRE MOREAU.

Oui, rentrons, mon enfant...

Enfoncé l'parent.

LARUCHE.

GEORGES.

Air : Allons , quittons la partie (Tartufe du village.)

Allons, partez, je vous prie,
 Pour moi la fête est finie. (bis)
 Allons, partez, je vous prie,
 Pour moi la fête est finie.

PÈRE MOREAU.

Faut montrer du courage...

LARUCHE.

Mon Dieu ! (bis) comme il enrage.

GEORGES.

Non, rien n'doit m'arrêter,
 D'là dépend not' mariage.

JENNY.

Avec vous j'veux rester.

TOUT LE MONDE.

Oui, près d'lui, faut rester.

GEORGES.

Allons, partez, je vous prie,
 Pour moi la fête est finie.

REPRISE.

Partons tous, il nous en prie ;
 Pour lui la fête est finie.

(Père Moreau et Jenny rentrent dans la maison. Les villageois et Laruche se dirigent vers le lieu de la fête. Georges, le caporal et les soldats se rendent à la guérite. — Tableau.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une plate-forme sur laquelle se trouve placée une vieille guérite ; un banc de pierre à droite ; du même côté quelques arbres ; à gauche et au fond l'horizon.

SCÈNE I.

GEORGES, LE CAPORAL et LE SOLDAT.

Ils arrivent tous ensemble. Georges se détache du groupe. Un soldat lui dit le mot d'ordre bas à l'oreille. Un mouvement de manœuvre est commandé par le caporal ; une fois qu'il a été exécuté ; le caporal et les soldats laissent Georges dans la guérite.

GEORGES, seul.

(Il se démène ; il exhale en pantomime sa mauvaise humeur.)

Suis-je vexé... suis-je assez vexé... là, j'vous le demande... trois heures de faction... là... tout seul... quel guignon... encore si j'pouvais m'promener, ça m'dégourdirait les jambes... mais non, on m'a donné pour consigner de rester dans c'te chambre à coucher de 2 pieds carrés... et quelque bruit que j'entende, de m'contenter d'observer et surtout de n'pas dépasser c'te limite... parce que d'ici j'aperçois la frontière et qu'au premier mouvement des Espagnols, je pourrai donner le signal.

Air : du gamin de Paris. (Edouard Granger.)

On s'lèr'le matin
 Un peu plutôt que les laitières.
 On pinc' l'escarpin.
 On se serr' comme un muscadin ;
 Puis pour le festin
 V'là qu'on a placé les soupières
 On s'bourr'de poireaux.
 De lentill'et de haricots.
 Puis pour digérer,
 Il faut manœuvrer.
 Puis folâtrer

Avec un fusil sur l'épaule,
 Mals c'qui n'est pas drôle
 C'est qu'faut pas remuer
 Et que faut s'habituer
 Même à ne jamais éternuer.
 Du reste on est son maître
 Dans c't état sans égal,
 A moins qu'on n'doiv' peut-être
 Obéissance au général ;
 Ensuite au capitaine,
 Puis encore aux lieutenants,
 Puis enfin à quelqu'douzaines
 D'caporaux et de sergents.
 Ah ! le bel état
 Qu'l'état de soldat !
 Que d'indépendance,
 Que de plaisir et de bombance ;
 On y restera
 Tant qu'il le faudra ;
 On en sortira
 Dès qu'on pourra... dra.

C'est peut-être c't imbécile de Laruche qui est cause de ça avec ses contes... dire que dans chaque famille faut toujours qu'il y ait quelque bête, qu'animal domestique pour vous tourmenter... V'là des habitans du village voisin qui vont à la fête... crédié que c'est agréable de voir tout ça vous passer devant le nez...

CHOEUR DE PAYSANS, qui passent devant lui en riant.

Air du bal champêtre.
 C'est la fêt' du village,
 Allons nous divertir ;
 D'la peine on s'dédommage
 Par un jour de plaisir. (bis)

UN PAYSAN.
 Pendant que tout l'monde danse
 C'est vexant, mon filleul,
 De n'faire d'la contredanse
 Que le cavalier seul.

REPRISE.
 C'est la fêt' du village, etc.

C'est qu'ils m'narguent encore... un instant v'là ma tête qui travaille... la jalousie galoppe dans tout mon être... si c'était pour se débarasser de moi que le capitaine... m'aye mis en sentinelle perdue .. ça s'est vu... si je croyais ça, fichtre, comme j'le ferais manœuvrer quand une fois je serais plus son subalterne. Heureusement qu'il ne faut plus qu'un jour de patience...

SCENE II.

GEORGES, PÈRE MOREAU, JENNY.

JENNY.

Le v'là c'pauv'garçon.

GEORGES.

Tiens ! c'est vous, père Moreau ?

PÈRE MOREAU.

Oui, mon garçon, nous t'apportons une bouteille d' derrière les fagots pour te tenir compagnie.

GEORGES.

Que c'est aimable à vous... au moins, j'aurai donc quelqu'un avec qui j' pourrai causer.

JENNY.

V'là aussi vot' capotte pour que vous n'ayez pas froid.

GEORGES.

Merci, ma p'tite Jenny... Est-ce heureux d'avoir des amis !

JENNY.

C'est ben naturel !

Air de Berlioz.

Tous les amis des jours heureux,
Faitent l'idole en sa puissance,
Quand, la femme et son inconstance,
S'en vont sous d'autres cieus.
Mais le Dieu tombe... on fuit à tire d'aile,
Et c'est alors que la femme fidèle,
Qui les a vu tous s'envoler.
Revient sourire et consoler.

GEORGES.

J'enrage de ne pouvoir pas bouger de cette carcasse... sans ça, je vous sauterais au cou.

PÈRE MOREAU.

Plus tard, mon garçon... ça te dédommagera du malheur qui t'est arrivé.

JENNY.

Nous qui espérions tant nous amuser à cette fête.

GEORGES.

Vous qui ne deviez danser qu'avec moi.

PÈRE MOREAU.

Allons, allons... viens nous en... on nous attends à la fête... Ah ça ! Georges, n' vas pas quitter ton poste, tu sais que la main de Jenny en dépend.

GEORGES.

Soyez tranquille, père Moreau, j' vous promets d'être aussi fidèle à cette faction qu'à toutes celles que je ferai auprès de mamzelle Jenny... heureusement que dans ce temps-là, la consigne sera plus facile à exécuter.

JENNY.

Moi d'abord, je ne vous commanderai jamais que de m'aimer.

GEORGES.

Alors, vous pourrez être sûre que je ne broncherai jamais... vous verrez que j' connais la subordination.

PÈRE MOREAU.

Eh bien ! viens donc, Jenny...

JENNY.

Attendez, père Moreau... (A Georges.) Voyons, monsieur, tournez-vous, que j' vous mette votre capotte pour que vous n'ayez pas froid...

GEORGES.

Merci, merci... c'est trop de bonheur d'être aimé comme ça...

JENNY.

Maintenant, adieu, M. Georges.

GEORGES.

Adieu, mamzelle Jenny... n'oubliez pas ce dont nous sommes convenus ; ne vous amusez tout juste que ce qu'il faut pour ne pas vous ennuyer.

PÈRE MOREAU.

Allons, au revoir, mon garçon.

PÈRE MOREAU.

Air : Toutes les deux. (Micaëla.)

Console-toi,
Car sur ma foi,
Son amour est extrême,
Sa bouche même,
Te le redit ;
Calme donc ton esprit.

ENSEMBLE.

Oui, sur ma foi,
Mais croyez-moi,
Je jure que j' vous aime,
Ma bouche même
Vous le redit,
Calmez donc votre esprit.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

GEORGES, seul.

Non, vraiment, c'est pas pour dire, mais j' suis un troupiér fameuse-

ment heureux... Je sens mon cœur qui s'épanouit à c'te douce pensée qu' ma Jenny m'est fidèle... (Il entend les sons de l'orchestre du bal, qui arrivent sourdement à l'oreille du spectateur.) Tiens, v'là le bal qui commence... est-ce dur d'entendre la musique qui n' va que pour les autres... leurs jambes commencent à tricoter... c'est-y bisquant tout de même de n' pouvoir faire comme eux... J'ai un tas d'envies dans les mollets... ah! ma foi tant pis, j' danse aussi, v'là ma salle de bal... (Il saute.) En avant deux! le cavalier seul! c'est mon affaire... balancez vos dames... absente, la mienne... (La musique cesse.) V'là le rêve qu'est fini... (Il soupire.) Allons, allons, mon garçon, tu te laisses encore aller à tes idées noires... t'es donc pas un homme?... Attendez, vous autres, j' vas vous noyer... (Il boit. La nuit vient.) Maintenant, pour n' pas perdre mon temps, j' vas repenser à ma Jenny, qui sera bientôt ma petite femme... j' vas dresser d'avance nos plans de bonheur... J' vois déjà un régiment de p'tits moutards autour de nous... ô que de félicités! Buwons encore à nos amours!..

Air des Amants de Tours. (Charles Plantade.)

Ah! plus de jalousie,
Plus de noires humeurs,
Alors, pour nous, la vie,
N' sera qu'un ch'min de fleurs.
C'te liqueur fait vermeille,
Elle ranime mon cœur,
Ah! vidons la bouteille,
Au fond, est le bonheur.

SCENE IV.

GEORGES, LARUCHE.

LARUCHE, entrant furtivement, à voix basse.

Georges... Georges... tiens, y répond pas... est-ce qu'il aurait déserté son poste.. (Appelant.) Georges! Georges!..

GEORGES, d'une voix forte.

Passer au large!

LARUCHE, épouvanté.

Dis-moi qu' c'est toi, cousin... c'est pas d' jeu de faire des peurs comme ça...

GEORGES.

Eh ben, qu'est-ce que tu m' veux, imbécille?

LARUCHE.

V'là comme tu reçois un cousin qui te rend visite, c'est pas délicat... j' venais savoir comment que tu te trouves... mais puisque t'es comme ça.

GEORGES.

Allons, laisse-moi tranquille... tu n'es qu'un oiseau de mauvais augure, c'est toi qu'est cause que j' suis là.

LARUCHE.

Mon ami... c'est moi qu'est cause... oui, mais il faut bien, comme l'a fort bien dit le capitaine, que les habitants ayent pas peur en allant à la fête... tu serais fâché, j'en suis sûr, de voir que moi, qui suis ton parent, je m'amuse pas tranquillement.

GEORGES.

Quest-ce que ça me fait, que tu t'amuses ou non.

LARUCHE.

Tu ne dis pas ce que tu penses; car je sais que tu m'aimes, au fond...

GEORGES.

Moi, j' peux pas te souffrir.

LARUCHE.

Je connais ton cœur, je sais que tu as toujours eu de l'amitié pour ton cousin.

GEORGES.

Vas-t-en! laisse-moi, que je te dis...

LARUCHE.

Allons, t'es de mauvaise humeur, parce qu'on t'a mis en faction... écoute donc, cousin, t'es militaire, c'est ton état de protéger les bourgeois; quand on vient m'attaquer, tout de suite je dis, adressez-vous aux soldats, je les paye pour me défendre et me protéger...

GEORGES.

Ah ça ! as-tu bientôt fini de m'endormir avec tes ballvernes ?

LARUCHE.

Tout ça est fort juste... toi, t'es soldat, eh ben ! tu te promènes de long en large toute la nuit, c'est très bien..

GEORGES.

J' n' peux pas même avoir ce plaisir pour le quart-d'heure.

LARUCHE.

Tandis que moi, bon bourgeois, je me couvre bien dans mon bon lit... v'là comme ça s' fait.

GEORGES.

Ah ! parbleu, la peur c'est ton élément.

LARUCHE.

Mais, mon cousin... tu m' méconnaiss...

Air de Céline.

Comme toi j'admire les braves,
Et j' voudrais bien faire comm' eux,
Mais l' destin y met des entraves,
Et j' suis toujours aussi peureux.
Ma parole d'honneur j'enrage,
P' l'être que jamais tu n' me croiras,
J'ai toujours aimé le courage,
Mais c'est lui qui ne m'aime pas.

GEORGES.

Laruche, t'es t'un être bien insupportable.

LARUCHE.

Pas tant, pas tant... la preuve, c'est que je viens de découvrir une foule de petits secrets qui te feraient bien plaisir si je te les racontais... car enfin, j' suis encore bon enfant d' venir t'amuser, tandis que t'es là tout seul, à la belle étoile.

GEORGES.

Voyons, qu'est-ce que c'est que tes secrets, dégoise donc vite. (A part.) Voilà encore c'te gueuse de jalousie qui m' rempoigne.

LARUCHE.

D'abord, cousin, t'en dira rien ?

GEORGES.

Eh non !

LARUCHE.

J' viens de voir par là, dans les allées, un tas d'amoureux qui se promènent... et puis...

GEORGES.

Et puis, quoi ?

LARUCHE.

Ah ! ça, j' te le dirai pas, tu te fâcherais...

GEORGES.

Mais non, voyons, parle donc.

LARUCHE.

Vrai, bien vrai ? tu n' te fâchera pas ?

GEORGES.

Je te le jure.

LARUCHE.

Eh ben ! il me semble ben avoir aperçu là-bas... bras dessus bras dessous, le capitaine... avec mamzelle Jenny.

GEORGES, s' emportant.

Mille tonnerre !

LARUCHE.

Tu vois ben que tu te fâches.

GEORGES, furieux.

Tiens, Laruche, dis que c'est faux, ou j'te brise la tête avec mon fusil.

LARUCHE.

J'peux pas dire qu'c'est faux... j'ments jamais.

GEORGES.

Alors, arrive donc ici que je te remercies de m'avoir apporté une si bonne nouvelle.

LARUCHE.
 Merci, le port est payé... pas si bête.

GEORGES.
 Misérable... Cousin de malheur... je t'attraperai. (Il va s'élaner de la guérite pour courir sur Laruche.) Et ma consigne!

LARUCHE.
 Oh! oui, tu ne m'attraperas pas... ta consigne te le défend... tu ne peux pas y manquer... moi, j'ai pas d'consigne, j'peux courir.

Air : A mes conseils, hâte-toi de te rendre.

Allons, cousin, fais bien ta faction ;
 Je suis forcé de r'tourner à la danse.
 Ici, mon cher, je t'en donn' l'assurance,
 J'vas m'amuser à ton intention.

LARUCHE.

Allons, cousin, fais bien ta faction, etc.

GEORGES.

ENSEMBLE. { Pendant qu'ici je fais ma faction,
 C'méchant cousin va r'tourner à la danse,
 Comme il le dit ; oui, j'en ai l'assurance,
 Il va danser à mon intention.

(Au moment où Georges va sortir de sa guérite, Laruche se sauve en criant et se jette sur le capitaine, qui entre en scène, une lanterne à la main, du côté opposé à la guérite. Georges ne peut le reconnaître.)

SCENE V.

LES MÊMES, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Butor ! fais donc attention !

LARUCHE.

Aye... aye... a.. a.. aye... vous m'avez cassé le nez avec vot' schakosf...

LE CAPITAINE.

Où vas-tu donc ainsi te sauvant, imbécille ?

LARUCHE.

J'allais à la fête, mon doux capitaine.

GEORGES, à part.

Il a jolliment fait de filer... car je n'aurais peut-être pas pu me retenir plus long-temps... je l'aurais haché.

LE CAPITAINE, à Laruche.

Allons, voyons, prends cette lanterne.

LARUCHE.

Pourquoi faire, mon capitaine ? j'connais les chemins... j'ai pas besoin de lumière.

LE CAPITAINE.

Tu vas m'accompagner dans ma ronde.

LARUCHE.

J' suis pas militaire, moi.

LE CAPITAINE.

C'est égal... tu en portes bien l'habit.

LARUCHE.

Tiens, c'est pour rire...

LE CAPITAINE.

Vas-tu te taire?.. reste là... ou je fais mettre à la salle de police.

LARUCHE.

J' donne ma démission, là.

LE CAPITAINE.

Ne raisonne pas...

LARUCHE.

Tyran... tyran...

LE CAPITAINE.

Hein !

LARUCHE.

Hein !.. j'dis... j'dis... que je m'rends. (Il se tient droit dans le fond du théâtre.)

LE CAPITAINE, allant à la cantonnade, du même côté.

Maintenant, faisons-la approcher.

(La nuit vient.)

SCENE VI.

LES MÊMES, JENNY.

LE CAPITAINE.

Venez, ma chère Jenny... j'ai à vous parler. (A ce moment, Georges peut les distinguer.)

GEORGES, à part.

Dieu! c'est le capitaine!...

JENNY.

Où allons-nous?

GEORGES, à part.

C'est la voix de Jenny... oui, Laruche ne m'avait pas trompé.

LE CAPITAINE.

Venez vous asseoir sur ce banc; j'ai bien des choses à vous dire.

GEORGES.

Coquin de sort, comment que j'fais pour me contenir.

LE CAPITAINE.

Vous ne sauriez croire, Jenny, combien je suis heureux en ce moment.

JENNY.

Et moi, monsieur, je ne puis m'expliquer ce que j'éprouve; mais je suis contente d'être ainsi près de vous.

GEORGES, à part.

Ah! comme je sens arriver la colère; v'là que je m'échauffe.

LARUCHE, au fond.

V'là que j' me refroidis, moi.

LE CAPITAINE.

Il faut, ma chère amie, que vous sachiez le sentiment que j'éprouve.

GEORGES, à part.

Il n'est pas difficile à deviner.

JENNY.

Dites, monsieur, dites, de votre part je suis prête à tout entendre.

GEORGES, à part.

C'est ça, elle l'encourage.

LE CAPITAINE.

Oui, mais j'ai besoin du plus grand secret... écoutez donc. (Il lui parle bas.)

GEORGES, écoutant.

Hein!.. je n'entends plus rien... Il lui fait une déclaration... c'est sûr... je suis furieux... faut absolument que j'écoute... mais la consigne... maudite consigne... Oh! j'cnrage! elle me cloue ici comme un saut de plâtre dans une niche... et ne pas pouvoir aller lui parler, à ce séducteur de capitaine... infernale consigne!

JENNY.

Et quoi, monsieur, ce que vous venez de me dire serait-ce vrai?

LE CAPITAINE.

Oui, Jenny, mais, de grace, du silence.

JENNY.

Je vous le promets.

LE CAPITAINE.

Adieu, ma Jenny. (Il l'embrasse.)

GEORGES, à part.

Je suis anéanti.

LE CAPITAINE.

Séparons-nous, retournes à la fête... moi, je vais continuer ma ronde.

Air de la Prima Donna (Variétés.)

Allons,
Partons,
Que personne
Ne soupçonne
Quel puissant intérêt
Ici, ce soir, nous attirait.

ENSEMBLE.

Allons,
Partons, etc

Adieu.

LE CAPITAINE.

Adieu. (Elle sort.)

JENNY.

(Quand le capitaine a vu partir Jenny, il s'approche de Laruche.)

LE CAPITAINE, à Laruche.

Voyons, marche.

LARUCHE.

Mais, capitaine... j'ai peur... mon bon capitaine...

LE CAPITAINE.

Allons donc, poltron. (Il lui donne un coup de pied au derrière.)

LARUCHE.

Je peux pas résister à c'te raison-là. (Ils sortent au fond à droite.)

SCENE VII.

GEORGES, seul.

Ouf... un peu d'air... Je respire, enfin... ma raison se perdait dans les feux de file... Je n'ai pas trahi ma consigne... Je suis encore pur d'un pareil crime... le sentiment de mon devoir est encore là présent, l'arme au bras, dans mon cœur... il a été plus fort que l'amour, la jalousie et la vengeance ! j'ai tenu ferme jusqu'au bout... ô dieu Mars, que je te remercie... merci, dieu Mars... Jenny ! Jenny !.. vos sermens d'amour n'étaient donc qu'une suite de mensonges et de tromperies... Quand on pense que j'aurais mis ma main au feu plutôt que de douter d'son amour... ô les femmes !.. les femmes !.. sont-elles fausses ! que le trouper volage et inconsistant leur rende ce que je reçois de celle-ci... c'est ce traître, ce perfide de capitaine, aussi... mais demain... demain, j'aurai rendossé l'habit bourgeois, et alors il n'y aura plus de distance, plus de supérieur... nos armes seront égales... ô que l'espoir de se venger est une douce chose !..
(On entend des cris : AU SECOURS !)

SCENE VIII.

GEORGES, puis LARUCHE.

LARUCHE, dans la coulisse.

J'suis mort... j'suis assassiné... au secours... (En entrant en scène.) Oh ! mon bon petit cousin... mon très cher parent... sauve-moi... et le capitaine aussi... nous sommes perdus...

GEORGES.

Explique-toi... voyons... que veux-tu dire ?

LARUCHE.

Des brigands, des scélérats sont tombés sur le capitaine et sur moi.

GEORGES.

Tu ne l'as pas défendu ?

LARUCHE.

Je ne pouvais pas... j' n'avais que ma lanterne... je me suis sauvé !.. et je suis accouru pour te dire d'aller à sa défense... dépêche-toi.

GEORGES.

Mais où ?

LARUCHE.

Là, dans le petit chemin tortueux qui va à la frontière.

GEORGES.

J'y cours... ma consigne ! non... mon devoir me le défend, et d'ailleurs, c'est mon rival.

Air : Amis, voici la riante semaine.

D'avant ces brigands, je suis sûr qu'il chancelle ;

Le ciel est just, le ciel va me venger...

À son secours, j crois vraiment qu'il appelle...

Mais mon devoir me défend de bouger...

Ça m' débarrass' de ce rival indigne...

Mais entr' la mort il lutte sans espoir...

Et j' rest'rais là... Au diable la consigne ;

L'humanité, v' là le premier devoir.

(Il fuit rapidement vers le lieu que lui a désigné Laruche.)

SCENE IX.

LARUCHE, seul.

Ah! aye, aye... comme tu m'as fait peur... qu' c'est bête; le v'là qui court... Georges! Georges! Ah! il est déjà loin... Ah! mon Dieu! me v'là tout seul... J'vas m'ensauver... mais je peux pas avancer... les brigands m'ont pris mes jambes, il n'y a pas de doute... Que faire? que devenir? il n'y a qu'un moyen, c'est de m'introduire dans la capote de Georges, et ensuite d'introduire la capote dans la guérite, et là de ne pas bouger... de ne pas parler... (Il met la capote.) de ne pas remuer... (Il est dans la guérite.) Eh ben! est-ce que la guérite aurait peur? elle tremble... non, c'est moi... qui tremble... j'entends du bruit... on vient par ici... est-ce des amis ou des ennemis... Je n'ose m'en assurer... Quelle maladie désagréable, que la peur... qu'est-ce donc qui m'en guérira?

SCENE X.

LARUCHE. dans la guérite, la tête enveloppée dans la capote PÈRE MOREAU, JENNY, SOLDATS, PAYSANS, PAYSANNES.

CHOEUR.

Air : Allons nous-en bien vite (Farceur de soldat.)

L'épreuve est terminée,
Ben sûr il est vainqueur,
De Georg's cette journée,
Assure le bonheur.

PÈRE MOREAU.

Allons, Georges, mon garçon, l'heure de la délivrance vient de sonner.

JENNY.

Quel bonheur! (A part.) Les épreuves sont enfin terminées...

PÈRE MOREAU.

Eh bien! tu viens pas nous sauter au cou?

JENNY.

C'est drôle, il ne réponds pas.

LE CAPORAL.

Camarade, avancez, nous venons vous relever de faction.

LARUCHE, le fusil sur le bras, sortant en baissant la tête, à part.

Ils ne me reconnaissent pas, je vas profiter des avantages de ma position, je vas épouser à sa place, le tour sera malin.

PÈRE MOREAU.

Qu'est-ce que ça veut dire, il ne parle pas.

JENNY.

Je ne le reconnais plus; lui qui paraissait tant... est-ce qu'il n' voudrait plus de moi?

LARUCHE, montrant sa figure.

Oh! si que j'en veux!

TOUT LE MONDE.

Ce n'est pas Georges!

PÈRE MOREAU.

Mais où est-il donc?

LARUCHE.

Il a déserté.

JENNY.

Le malheureux!

LARUCHE.

Vous le voyez, il manque à son devoir; c'est moi, qui ne suis pas militaire ni guerrier, qu'ai monté la garde pour lui... Ainsi, père Moreau, j'ai gagné la main de mamzelle Jenny! donnez-la moi, s'il vous plaît?

PÈRE MOREAU.

Veux-tu te taire, imbécile, il s'agit ben de ça... Mais où est-il donc passé?

TOUT LE MONDE.

Le voici! le voici!

PÈRE MOREAU.

C'est le capitaine qui le ramène.

JENNY.

C'est fini, je ne serai pas sa femme!

SCENE XI.

LES MÊMES, LE CAPITAINE, GEORGES.

LARUCHE.

Tiens, il est blessé...

JENNY.

Blessé!

GEORGES.

Oui, je suis blessé; mais ce n'est pas là que je trouve mon plus grand mal...

PÈRE MOREAU.

Qu'est-il donc arrivé?

LE CAPITAINE.

Georges m'a sauvé la vie... Des bandis Espagnols m'avaient attaqué... j'allais succomber, quand ce brave garçon est venu à mon secours et les a mis en fuite.

JENNY.

Ah! c'est bien! c'est très bien!

GEORGES.

Non, Jenny, ça n'est pas très bien, attendu que j'ai quitté mon poste, et que non seulement, je dois être puni comme militaire, mais encore comme civil, car le sergent Duval ne me voudra pas pour son gendre.

LE CAPITAINE.

Tout cela est plus facile à arranger que tu ne crois, mon garçon. Tiens, voici ton congé daté d'hier... aujourd'hui, tu n'étais donc plus soldat.

GEORGES.

Vrai? oh! quel bonheur!..

LE CAPITAINE.

Quant au sergent Duval, il n'existe plus.

GEORGES.

Il est mort!

LE CAPITAINE.

Non, mais il est capitaine et il te donne la main de sa fille.

GEORGES.

Quoi, vous seriez...

JENNY.

Mon père, qui a voulu vous éprouver...

GEORGES.

Oh! ah! je décline...

JENNY.

Ah! mon Dieu! il se trouve mal!

GEORGES.

Ce n'est rien... ça se passe... que c'est bête... ça suffoque! v'là que je me reconnais... c'est drôle quand le bonheur vous tombe comme ça sur la tête... ah! capitaine! laissez-moi vous embrasser.

LE CAPITAINE.

De tout mon cœur...

(ils s'embrassent.)

LARUCHE.

Dans tout ceci, c'est moi qui est plus malheureux, je n'épouse pas, j'en ai très peur, je suis toujours poltron... je vois que l'habit militaire ne me va pas; aussi, je quitte l'épée pour la plume... je retourne à mes poules...

LE CAPITAINE.

Georges, je n'ai pas besoin de te recommander ma Jenny... tu sais comment tu dois l'y prendre pour faire son bonheur.

JENNY.

Soyez tranquille, mon père, pour ça, je me charge de lui donner sa consigne.

CHOEUR.

Air : Vive le galop !

Allons, ici,

Plus de souci,

MUSÉE DRAMATIQUE.

Qu' la jalousie,
L' chagrin, l'envie,
En ce beau jour,
Et sans retour,
Fass'nt pour jamais place à l'amour.

LE CAPITAINE.

Air de l'Apothicaire.

Par le bitume, de nos jours,
On fait son ch'min; et sa fumée,
Maint'nant cache les mauvais tours,
Des agioteurs en renommée.
Ce nuag' de mauvais's actions,
Soufflé par l'industrie indigne,
A la Bours' aide les fripons,
D'honneur à forcer la consigne.

PÈRE MOREAU.

On nous a promis bien souvent,
Qu' l'ignorance, pleine d'audace,
Au mérite ainsi qu'au talent,
Tôt ou tard céderait la place.
Mais parmi les capacités,
Que chaque jour on nous désigne,
J' vois diablement de nullités,
Qui forcent encor' la consigne.

GEORGES.

Contr' les Arabes, nos soldats,
Ont su remporter la victoire,
Par eux, Achmet fut mis à bas,
Et tous se couvrirent de gloire.
L' temps d'abord leur barrait l' chemin,
De Constantine, ville indigne!
Ils ont, malgré ses portes d'airain,
Des Bédouins forcé la consigne.

LARUCHE.

Je vois une foule d'époux,
Fort confians, à les entendre,
Qui de leurs femmes sont jaloux,
Et cherch'nt toujours à les surprendre.
Si, ma femme n' m'attendant pas,
Un jour, à sa porte me consigne,
Pour pas la mettre dans l'embarras,
Moi, je n' forc'rai pas la consigne.

JENNY, au public.

Comme nous avlons peur du bruit
De certaine arme trop fatale,
Avant d'ouvrir, nous avons dit
A la garde municipale:
Ce soir, chez nous, n' donnez accès
Qu'aux gens d'un' humeur non maligne,
Nous espérons que les sifflets
N'auront pas forcé la consigne.

REPRISE DU CHOEUR.

Allons, ici, etc.

FIN.

